









Resp p/ pl B0367

LE CONTEUR

DES

SALONS.



LE COMTE DE

DE

INTRODUCTION.

La littérature étant l'expression de la société, la France, comme toute grande nation qui a ses mœurs générales, ses habitudes communes, ses grandes passions à reproduire, a d'abord sa littérature générale dont la capitale est le foyer. La province a aussi sa littérature à elle, toujours empreinte du caractère national qui domine, mais toujours modifiée, en raison des nuances qui distinguent la vie de sa population.

Dans le Midi, surtout, l'existence intellectuelle et morale

subit nombreuses lois d'exception, par une conséquence peut-être de la fusion des peuples différens de mœurs et de langage qui primitivement l'occupèrent.

Quoi qu'il en soit, l'habitant des pays méridionaux, à l'imagination ardente, au cœur chaud, à l'intelligence hardie mais forte, se montre de toute part impatient d'exprimer, lui aussi, sa libre pensée, de donner effusion à ses nobles sentimens, et de recevoir des impressions dont il est avide, impressions qu'il lui faut encore douces, ménagées, mais fréquentes, parce qu'il a ses passions aussi vives qu'est brûlant le climat qu'il habite.

A l'habitant du Nord, au contraire, qui, par trop d'émotions reçues, semble être blasé sur tout, que d'efforts pour répondre à son attente, quels ressorts magiques on fait agir, quels coups terribles il faut frapper, en multipliant la mort et son cortège de crimes les plus effrayans, pour faire vibrer des cœurs que les plus fortes émotions ont par trop souvent froissé!

A cette cause, faut-il rapporter cet élan nouveau, cette marche indépendante et toute en dehors des routes battues qu'a pris la littérature du jour, et à laquelle les provinces méridionales n'ont pas encore donné leur assentiment? Là, trouverons-nous, par exemple, la raison des répugnances marquées que le peuple témoigne dans nos théâtres pour les dernières productions de nos célébrités dramatiques?

Et cependant, y a-t-il espoir fondé de rétablir l'équilibre et de ramener la littérature française à l'unité? Il semble

que cela doit être, parce que le progrès littéraire suit toujours le progrès social; et qui ne voit pas que la société méridionale, qui se sent arriérée, s'efforce de se dépouiller de ses élémens rétrogrades, et se presse, se presse, pour arriver au moment heureux où elle pourra rivaliser avec le reste du pays, autant par la science et l'art que par sa civilisation perfectionnée? Il faut donc céder à l'exigence générale, et favoriser cette émancipation littéraire que l'on réclame de toute part, ne jugeant pas toutefois si ceux qui appellent à grands cris la décentralisation, n'appellent pas une réaction chimérique, jusqu'à ce qu'il soit prouvé que la littérature parisienne n'est pas la littérature perfectionnée, résultat puissant et nécessaire du concours des capacités transcendantes de l'époque.

Indépendamment de ces considérations, ce sera toujours entreprise utile et louable de vouloir donner aux esprits méridionaux la facilité de mettre au jour leurs productions, de perfectionner par l'exercice la culture de leurs talens, appelés peut-être à jouer plus grand rôle sur plus grand théâtre.

A cette fin, il fallait établir des centres de réunion, des tribunes littéraires, où tout ami des lettres pût porter son offrande, et payer son tribut d'hommages à son pays.

Déjà, mus par cette noble pensée, nos compatriotes savaus ont créé leur revue scientifique; elle nous a paru ne pas favoriser assez cette émancipation voulue, alors qu'ils n'exploitent ainsi que les sommités des intelligences, pour réagir sur les intelligences les plus éclairées.

Jaloux de concourir à l'œuvre, nous voudrions, pour l'accomplir, descendre plus avant dans la société, pour en exprimer les liens, les rapports les plus intimes, et favoriser la peinture des mœurs par une littérature plus légère, élégante et facile, littérature tout à la fois de l'intelligence et du cœur.

En publiant le *Conteur des Salons*, nous avons voulu réaliser cette idée, et créer un vrai journal de famille; distraire en instruisant, donner à chacun le plaisir de lire en favorisant ses goûts, voilà sa fin.

Industriel et scientifique pour l'homme fait, le *Conteur* aura ses légendes, les vieux souvenirs du manoir; les récréations du foyer, pour les enfans; et pour recréer les dames, il leur réservera la poésie, l'histoire, les scènes dramatiques, le théâtre, les variétés et la mode.

Puisse le beau sexe du Midi, aux vives sympathies pour les beaux arts, donner au *Conteur*, qui lui est consacré, suffrage et protection!

FIRMIN DIDOT.

Aux Dames.

Briller dans le monde, aimer, être aimées, femmes, c'est là votre destinée sur la terre, comme c'est la destinée de la fleur de parfumer l'air, celle de l'oiseau de chanter, celle du ruisseau de couler : les anges dans le ciel ont-ils un lot plus beau que celui-là ? L'homme ne fait brûler l'encens que pour vous, ou si quelques flots s'échappent pour monter vers Dieu, n'en soyez point jalouses, les vœux qu'ils lui portent sont pour vous. Il n'a le jour de pensées que pour vous, la nuit de rêves que pour vous. Son cœur à votre passage palpite plus fort, et le frôlement de vos robes le fait encore tressaillir dans l'ombre. Dans les salons, au bal, à la promenade, partout on vous réclame, partout on veut vous entendre et vous voir. La littérature aussi vous demande son tribut d'hommages. Amie de vos pensées fraîches, naïves et capricieuses, elle languit de les voir mourir dans votre cœur, comme les sons meurent sur la lyre qui se tait. Et pourtant quand on feuillette les pages de la littérature, on y cherche partout un nom de femme, et quand on a

le bonheur de l'y trouver, on lit voluptueusement, et l'on est tout content, comme quand on a trouvé dans la nuit le rêve qu'on demandait avant le sommeil.

Timide et tremblant, le *Conteur des Salons* ose aussi se mettre sur les rangs et vous demander quelques lignes jolies, comme celui qui vous aime vous demanderait un sourire, un tendre aveu d'amour. Venez l'orner et l'embellir. Avec vous, femmes aimables, qui oserait nous refuser l'entrée de ses salons, qui ne nous accorderait pas en vous voyant une parole d'espérance et d'encouragement.

— Jeune fille, joyeuse ou languissante, peins-nous tes joies ou tes douleurs. Nous te laisserons tes joies douces et naïves, heureux de ton bonheur, et nous adoucirons s'il se peut tes ennuis. Dis-nous si tu aimes le bal, la parure et la promenade. Dis-nous ce qu'il y a de ravissant pour toi dans une musique harmonieuse, d'éblouissant dans une robe soyeuse, de doux dans une brise légère, et de voluptueux dans le bruissement de la feuillée.... Jeune épouse, peins-nous ton bonheur dans l'hyménée, répète-nous ces chants que tu frédonnes le soir près du berceau de ton jeune enfant, ou, si la mort te l'a ravi sur le sein, mène-nous, pleurante, sur son tombeau, nous viendrons y pleurer avec toi.

Et vous, bonne grand'mère, dites-nous un de ces jolis contes, qu'à la veillée, le soir, vous contez à vos petits enfans qui se jouent sur vos genoux. Racontez-nous un souvenir de jeunesse; montrez-nous, en remontant le long fleuve des ans, combien vous fûtes belle et vertueuse, et nous dirons au ciel de vous faire encore de longs et d'heureux jours.

ANSELME RAYMOND.

LE POITRINAIRE.

Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau !

MILLEVOYE.

Feuille à feuille, l'ormeau-laisse fuir son ombrage,
L'aquilon de la vigne a jauni le feuillage :

Il fait bien froid ici ;

Le zéphir dans les champs n'a plus de fleur légère,
Et le pâtre languit bien loin de sa bergère....

Moi je languis aussi.

Dans un lac de douleurs se noya mon enfance,
Et quand le livre ingrat de ma lourde existence

S'ouvrit à mes langueurs,

Ses pages indiquaient, chaque jour et chaque heure,

Et je lisais partout : Enfant du malheur, pleure,

Pleure, pleure et puis meurs !

L'air manque à mes poumons, le sang à mes artères,
La chaleur à mon corps, et comme des chimères

Je vois couler mes jours.

J'ai froid, et grelottant sur ma couche paisible,

Je vois pleurer ma mère, ange doux et sensible,

Et je souffre toujours !

Mon corps maigre et courbé, ma poitrine enfoncée,
Ma voix avec effort s'exhalant oppressée,

Me font lire mon sort;

J'interroge mon lit où mes membres se fondent :

Où vais-je, où vais-je enfin? et mes linceuls répondent :

A la mort, à la mort!

A la mort à vingt ans! La coupe de la vie
D'amertume et de maux serait-elle remplie

Déjà jusques aux bords!

Semblable à l'arbrisseau que la foudre renverse

Je me sens renverser..... Point d'espoir qui me berce;

Rien..... pas même un remords!

Pourquoi donc ce chagrin? ne pleure pas ma mère;

Tes larmes me font mal; va, je suis poitrinaire,

Mais je meurs sans effroi,...

Oh! ne regarde pas ce qui sort de ma bouche,

C'est du sang noir qui tombe en lambeaux sur ma couche :

Ma mère, éloigne-toi!

Je sens que je m'éteins et ma tête oppressée

Retombe lourdement; je n'ai qu'une pensée :

Ma mère, ses doux soins!...

Je vois un arbre triste où doit être ma tombe,

Je l'observe et je dis : chaque feuille qui tombe

Est une heure de moins!!!

Anselme B.

SCÈNES A VÉNISE.

I.

Déjà la nuit s'étendait calme et sereine sur Venise ; la lune se mirait au sein d'un blanc nuage, comme la coquette à son miroir. Puis elle souriait à ces palais de marbre, à ces longs peupliers qui bordent les lagunes. Des gondoles, un fanal au front, filaient en se croisant sur les canaux ; par intervalle, retentissait le chant des gondoliers.

Non loin du port, on voyait sur la mer voguer paisiblement une gondole aux nobles armoiries. Docile, elle se laissait aller, tantôt à la rame flexible, tantôt à la brise légère, comme la jeune fille à ses pensées d'amour, comme le rossignol à son chant printanier. Dans son sein flottaient des robes de satin blanc, de longs voiles de gaze, on eût dit, sur l'azur des mers, ces blanches nuées qui, la nuit, se balancent dans l'air. — Elle portait une des plus illustres familles de Venise : une dame qui touchait à son automne, et une jeune fille à la taille svelte, aux yeux bleus, aux cheveux noirs, qui tombaient, longs et flottans, sur ses épaules blanches. Quelle était belle, Thérèse ! si belle qu'en la voyant, sa mère oubliait la perte de son époux.

On n'entendait encore que le murmure des flots qui se courbaient sous la gondole, que le bruit des vents qui la berçait; bientôt une voix pleine d'harmonie résonna sur l'onde, et vint se marier aux vibrations sonores de la guitare..... Doux est pour l'exilé le chant de sa patrie, doux pour l'ame pieuse l'orgue de la prière; mais plus douce encore fut ta voix, ô jeune fille!

II.

Dans un palais somptueux de Venise, habitait un vieux marin..... Il avait quitté sa patrie dès son bas âge, pour chercher au loin un ciel plus beau, un soleil plus brillant, comme si le ciel de l'Italie n'était pas le plus beau, comme si son soleil n'était pas le plus brillant. Ce n'est point sur un navire avec des matelots, sur la rive étrangère avec des sauvages, que l'on apprend à vivre comme on vit à Venise; aussi, Desteing n'avait aucune idée de la société, et n'en connaissait, ni les devoirs, ni les convenances. Son cœur n'avait encore rêvé que gloires et que tempêtes, quand, pour la première fois, en voyant Thérésa, il rêva d'amour; mais cet amour ne put sympathiser avec celui de la Vénitienne. C'était une tardive fleur d'automne, qu'une jeune fille n'aime point à cueillir.

— Thérésa chantait encore, elle entend du bruit dans l'ombre, elle écoute : c'est une gondole qui fend rapidement les flots. Elle regarde, et reconnaît Desteing à ses armoiries. Alors, se rappelant le portrait du miroir lorsqu'elle s'y contemple, elle dit : Pauvre insensé qui me trouve jolie, et qui me suit peut-être! Il aimait, le vieux marin! mais jamais l'amour ne lui avait dit : La nuit est douce et belle, prends vite ta gondole, va sous les fenêtres de Thérésa, et

chante pour lui plaire. Non, son dessein fut plus bizarre. Il avait appris la promenade de Thérèse, aussitôt il s'était élancé dans la gondole avec une musique qui retentissait lugubrement sur la mer, semblable aux vibrations de la cloche sonnante la mort; mais ces sons, loin de charmer la jeune fille, l'effrayèrent, et sa gondole rentra dans Venise.

III.

C'était le soir; on se rendait en foule au palais de Thérèse. Un chemin de fleurs conduisait au salon; il était éclairé par mille lampes d'or, parfumé des plus suaves odeurs. Elle était là, la jeune Vénitienne, avec sa parure éblouissante, sa couronne de rubis et ses bracelets d'or, qui brillaient sur ses deux bras nus. Elle était là, s'enivrant de l'encens qu'on brûlait autour d'elle, toute étourdie des fleurs qu'on jetait sur sa tête, parfumant l'air de sa douce haleine. Inconstante dans son regard, capricieuse jusque dans son sourire, elle se plaisait à fixer le vieillard, comme pour lui galvaniser le cœur, et elle souriait au jeune homme, comme pour l'électriser. Partout voltigeait son œil bleu; il parut s'arrêter plus complaisamment sur un gentilhomme italien; on eût dit que Thérèse aimait Josepho. Il était beau le jeune Vénitien! et il avait su, lui, chanter sous les fenêtres de Thérèse; aussi la jeune fille avait trouvé harmonieuse la lyre qui soupirait pour elle.

Dans un angle du salon se trouvait un homme qui pouvait avoir cinquante ans; quelques rides commençaient à paraître sur sa figure hâlée. Ses deux yeux, encadrés dans une courbe noire, se tenaient constamment fixés sur Thérèse. Sa physionomie semblait alternativement passer du délire de l'amour au spasme de la fureur. Soudain, Thérèse

laisse tomber sur lui un regard plein d'agacerie. Alors Des-
teing tressaille de joie, et s'accroche à ce sourire comme le
naufragé à la dernière planche du vaisseau.

IV.

L'orchestre a donné le signal, et le cœur des jeunes Vé-
nitienues a vibré comme lui. Ne les voyez-vous pas déployer
avec orgueil tout ce que la parure a de plus éblouissant,
tout ce que la danse a de plus élégant et de plus gracieux ?
Ne voyez-vous pas leurs bras qui s'arrondissent mollement,
leurs mains qui font flotter les pans de leurs robes soyeuses,
et leurs pieds légers, effleurant à peine le parquet, qui tres-
saille en les portant. — Une jeune sylphide, un sylphe
aérien, Thérésa, Josépho, souvent dansaient ensemble ; sur
eux étaient fixé tous les yeux, c'était dans un parterre, la
rose et le lys brillant au-dessus des autres fleurs. Bientôt la
valse rapide résonna, et dans les bras l'un de l'autre, ils
suivirent la foule tournoyante. On eût dit, à voir Josépho
l'enlever dans ses bras, un ange envoyé de Dieu pour porter
la vierge au ciel. — Dans ces mouvemens vifs et voluptueux,
Thérésa laissa tomber les fleurs qui brillaient sur sa tête. —
Aussitôt le jeune homme s'empresse de les prendre en lui
disant : Puissent ces fleurs former la couronne de notre
hymen. Deux mots s'échappèrent tout bas de la bouche de
la jeune fille. Josépho tressaillit.

Que faisait alors le vieux marin ? Il maudissait le bal,
Josépho et même Thérésa. Son cœur était brisé, car il ob-
servait les deux amans ; il vit, plus d'une fois, leurs yeux
se parler. Dans leurs gestes, dans leur silence, il trouva
de l'amour. Ah ! je n'en puis douter, dit-il, ils s'aiment ! ils
s'aiment !.....

V.

Cependant, le bal touchait à sa dernière heure. La lampe qui va s'éteindre rend une lueur plus forte et plus brillante. — Vive et sonore fut la dernière valse; ce fut le dernier soupir du bal. Soudain, chaque jeune Vénitienne vint se placer à côté de sa mère, et pour braver la fraîcheur de la nuit, entoura d'un manteau sa robe de gaze. Bientôt la salle resta vide.

— Desteing qui a vu Josépho prendre la porte du jardin, l'a suivi. Il l'a vu se dérober dans l'ombre; un doute s'est élevé dans son ame; il s'est caché à son tour. L'appartement de Thérésa donnait sur le jardin. Tout était calme dans la nature; c'était une belle nuit d'amour. Josépho ne tarda pas à s'approcher des croisées de Thérésa. Elle ouvrit, il s'élança, et tombe à ses genoux. O Thérésa!... si l'on mourait de plaisir..... toi, mon idole, ma vie!..... et ses lèvres brûlantes imprimèrent un doux baiser sur la main de la jeune fille. Qu'il était beau de voir Thérésa la figure encore pâle des fatigues du bal! son regard, son haleine, les palpitations de son cœur, tout en elle exprimait le délire et les trépidations de la volupté. Faible comme un soupir d'amour, comme une brise qui meurt, sa voix laissait échapper quelques mots entrecoupés, des aveux presque involontaires, qui tombaient brûlans sur le cœur du gentilhomme!..... Tu aimais Desteing, Thérésa!..... Es-tu fou, Josépho! mais, sais-tu que sa vieille lèvre aurait glacé la mienne, en la baisant, que ses deux bras, en m'étreignant, m'auraient étouffé! Ce n'est point une tête blanche que je voulais caresser; ce n'est point sur des joues ridées que je voulais passer mes lèvres! C'est toi Josépho que je voulais!... A toi mon amour; à toi mes caresses... à lui mes dédains!...

Alors la lune , se glissant avec mystère le long des murs qui bordent le jardin , laissa voir un homme qui dirigeait ses pas vers l'appartement de Thérèse ; un poignard brillait dans ses mains , et l'on entendit comme un cri de mort : « A moi la vengeance !..... »

..... Quand parut le soleil , on trouva Thérèse évanouie sur le cadavre de Josépho.

Adolphe DARDENNE.





CHRONIQUES GASCONNES,

(PREMIER FRAGMENT.)

LE ROI ARTUS.

Légende.

Entro la via de Yrlanda de esplage
en la yla d'Arman que foc del rey
de cavalliers en lo tems del rey
Artus. (RAYMOND DE PERILLAS),
*Pèlerinage au purgatoire de St-
Patrice.*

Un soir, l'orage grondait bien fort sur les tourelles du castel ; le vent sifflait à travers les chaines de fer des ponts-levis, et faisait tournoyer la flamme des créneaux qui devenait de plus en plus terne ; et au bruit du tonnerre, au bruit de la pluie, au bruit du vent, se mariait un autre bruit plaintif et triste, la voix d'un pèlerin qui demandait l'hospitalité.

« Au nom de la très-sainte Vierge Marie et de votre saint patron, qui que vous soyez qui habitez ce castel, donnez-moi l'hospitalité pour la nuit ; car la troupe folâtre et méchante des démons me tourmente, et j'entends dans l'air courir la chasse du roi Artus ; au nom du ciel, ouvrez, ouvrez ! »

Et le pont-levis s'abaissa, et la herse se leva, et il fut conduit jusques à son hospitalier châtelain. « J'arrive, lui dit-il, du purgatoire de Saint-Patrice, situé en Irlande, bien au-delà des mers, et j'ai vu

et où bien des choses merveilleuses pendant mon pèlerinage. Si vous le désirez, messire, je vous dirais, en échange de votre gracieuseté, l'histoire affreuse du roi Artus, que vous entendez maintenant. »

Lors craquaient les portes, et le vent sifflait au travers comme dans un rebec, et soupirait comme la dernière vibration d'une mandore; et le sire se signa, et son hôte commença ainsi :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Que Dieu ait pitié de nos âmes, et que notre bon ange gardien nous préserve des embuches du Démon. Brûlez un cierge pendant l'orage à Notre-Dame de la Chandleur, pour qu'elle éloigne de vous les mauvaises pensées; car dans ce temps-là, il nous presse et nous tente pour acheter nos âmes, comme il fit du roi Artus.

Un soir, ce seigneur de l'île d'Arman, située au-dessus de la côte de Galle se promenait pensif, pendant l'orage, sur la plate-forme de ses remparts, et un homme vêtu de noir s'avança vers lui : cet homme semblait plutôt glisser sur la terre qu'il ne paraissait marcher; il portait une longue tunique qui enveloppait son corps, et un grand chapeau qui lui couvrait la figure, et il aborda Artus. « Ta femme est stérile, dit-il; tu t'es lassé de prières, tu as presque épuisé tes trésors en riches offrandes à Notre-Dame de la Conception, et tu n'as pas de fils; moi, je te promets un aîné. » Et le roi Artus fit alors attention à celui qui le haranguait ainsi. « Qui que tu sois, lui dit-il, j'accepte ton offre; mais prends bien garde à tenir ta promesse, il y va de ta tête. » — « J'accepte, dit l'homme noir, mais à une condition, c'est que dans un an d'ici, jour du baptême de ton premier né, tu chasseras et ne t'occuperas que de venerie. — Je le promets sur l'honneur, » reprit Artus; et à la lueur d'un éclair, il lui sembla voir quelque chose de noir qui déployait de grandes ailes; l'homme mystérieux avait disparu, et Artus lui cria de loin : « Point de merci pour nous, si nous n'accomplissons nos promesses. »

..... Il venait de vendre son âme au Démon.

Un an après, grandes étaient les réjouissances des vassaux, grande était aussi l'allégresse de leur maître Artus, car il venait de lui naître un héritier. Tous les seigneurs des contrées environnantes furent invités au baptême, que l'on devait célébrer par une chasse brillante et nombreuse. Mais le jour désigné pour la fête

étant arrivé, de sinistres présages se firent voir au ciel et même sur terre. L'aube s'annonça par un rouge de sang, le vent souffla plus fort que de coutume, et la crinière des haquenées se soulevait noire et ondoyante comme une fumée d'enfer. Artus, que sa promesse liait et que la joie rendait inattentif et imprudent, n'eut aucun égard à ces sombres augures, et ordonna que la chasse aurait lieu le jour même.

..... Les chiens jappaient, les chevaux hennissaient; les piqueurs, haletans, soufflaient et suaient, tant était rapide la course des chasseurs, et pas le moindre gibier n'avait encore paru. « Varlets, s'écria Artus, impatient de colère, je vous chasse si vous ne faites mieux la battue! Gentilhommes, qui a du cœur me suive! » Et il enfonça les éperons dans les flancs de son destrier, s'élança dans le taillis voisin, disparut, puis reparut tout à coup comme un fantôme. « Ça, les truans, s'écria-t-il, suivez donc votre maître, où je vous voue tous à Belzébuth! » Et il enfonça les éperons dans les flancs de son destrier, fendit l'air, se rapetissa, puis disparut en entier dans un nuage gris de poussière.

Les autres cavaliers ne purent le suivre, car la route fuyait derrière Artus avec la rapidité du torrent, et les arbres passaient près de lui comme des javelots, et il y avait une conjuration dans tout cela.....

Les seigneurs se mirent à plorer leur ami qu'ils craignaient de ne plus revoir. Chacun le chercha dans la campagne, pensif et désolé; ils avaient peur que le cheval n'eût emporté le sire; ils tremblaient de le rencontrer écrasé contre la roche de la montagne, et parcouraient le chemin pour y trouver une trace de sang; mais pas de sang, pas de cadavre.

Et le sire Artus enfonçait les éperons dans le flanc de son destrier, fendait l'air, se rapetissait, puis disparaissait en entier dans un nuage gris de poussière.

Puis il franchissait haies et fossés, traversait les champs, foulait aux pieds les épis, dévastait la récolte de ses vassaux; car le Démon le possédait ce jour-là, et les heures s'écoulaient, mais plus ne revenait le cavalier auprès de ses amis.

« Hola! manant, arrière, arrière, si tu ne veux que je t'écrase sous les pieds de mon coursier.

— Grâce! monseigneur, grâce! c'est le champ de mon pauvre père;

il est vieux et infirme, et vous êtes un bon seigneur, vous ne lui devasterez pas son champ, car à l'heure qu'il est il prie Dieu de vous avoir en sa sainte et bonne garde. »

Et le sire enfonça les éperons dans les flancs de son destrier, renversa le manant, fendit l'air, se rapetissa, puis disparut en entier dans un nuage gris de poussière.

Or, il arriva qu'à cette heure sonnait la cloche de l'église pour annoncer les vêpres aux chrétiens, et le seigneur aperçut un cerf qui courait et bondissait en avant de lui : « Holà ! truans, s'écria-t-il, voilà de la proie ! » Puis il n'aperçut personne autour de lui, et, rouge de colère, il se mit à blasphémer d'une manière épouvantable. En cet instant, le tonnerre gronda si fort que la terre en fut ébranlée ; la pluie tombait à grands flots, le vent déracinait les arbres.

Et la route fuyait derrière le sire avec la rapidité du torrent, et les arbres passaient près de lui comme des javelots ; car il y avait une conjuration dans tout cela.

Puis il se rencontra devant la porte du temple, où le cerf venait de s'élancer.

Et il enfonça les éperons dans les flancs de son destrier, et s'élança pour l'y poursuivre.

« Au nom du Christ, s'écria le prêtre, sire Artus, ne violez pas la demeure de Dieu !

— Par Belzébuth, reprit le sire, je t'ordonne de te retirer ; » et il se mit à blasphémer d'une manière épouvantable.

L'orage redoubla alors, et les fidèles s'agenouillèrent tous pour prier ; le cerf se blottit au pied de l'autel.

Et le sire enfonça les éperons dans les flancs de son destrier, et s'élança pour l'y poursuivre.

Mais ici, frappés par la foudre, disparurent le sire, son cheval et le cerf, qui n'était autre chose que Satan lui-même.

Plus n'est revenu le chevalier ; seulement, et de temps en temps, lorsque le vent siffle ou que l'orage gronde, l'on entend dans l'air un bruit semblable aux jappemens des chiens ; et c'est le roi Artus faisant la chasse, qu'il est condamné à continuer toute l'éternité. »

A Mademoiselle Ferni de B....

Jenny, pauvre Jenny ! ne languis plus , espère :
L'espérance est si douce à qui languit d'amour ;
Encore quelques jours , et puis j'irai , ma chère ,
Déposer sur ton front le baiser du retour.

Quoi ! tu te flétrirais , rose aux couleurs riantes ?
Ah ! ne te courbe point au souffle de l'autan ;
Car les brises viendront , fraîches et consolantes ,
Sur tes feuilles bientôt bruire amoureusement.

Et moi je pleure aussi ; rien ne plaît à mon ame ,
Rien ne peut de mon cœur assoupir les ennuis :
Loin de toi , languissant , nul plaisir ne m'enflamme ,
Et je suis dans l'exil au sein de mon pays.

Pourtant , quand fuit le jour ou quand la nuit expire ,
Des vierges au front pur passent non-loin de moi ;
Mais ces vierges n'ont pas ton regard , ton sourire ;
Et pour se consoler mon cœur revient à toi.

Nos jardins sont toujours parés de fleurs nouvelles ,
De lilas odorans qu'aime le frais zéphir ;
Mais que m'importe , hélas ! que nos roses soient belles ,
Puisque ta blanche main ne doit point les cueillir !

Des ris et des plaisirs fugitive et volage,
La troupe pour toujours n'a point quitté le bord ;
Nous la ramènerons tous deux vers le rivage
Et nous retrouverons les délices du port.

Avant que l'herbe tombe au tranchant des faucilles,
Que sur le sol l'hiver jette ses blancs frimats,
Nous reviendrons encor sous les fraîches charmilles,
Et les flambeaux des nuits ne nous trahiront pas.

Tout alors dormira sur la terre brunie,
Et nos plaisirs n'auront pour témoins qu'un ciel pur,
Et la lune dormant sur la rive fleurie,
Et les arbres amis, et le canal d'azur !

Anselme RAYMOND.



.....

Mon Premier Amour.

Chaque jour au nom de Dieu et de la société, un manant ou un lâche obtient la main d'une malheureuse jeune fille, que ses parens, son honneur, ou la misère, forcent d'étouffer dans son sein un amour pur et sacré.

Georges SAND, *Valentine.*

I.

Au mois de février 1832, je n'avais pas encore dix-huit ans, j'étais élève externe de philosophie au collège de B***. C'est dans ce temps qu'il m'arriva de faire connaissance avec une jeune dame dont je ne dirai pas le nom. Le désir de satisfaire votre curiosité est moins fort que les raisons qui m'obligent à me taire. Cette jeune dame avait un frère, mon condisciple et mon ami; ce frère et le mauvais temps furent la première cause de mon amour avec la sœur.

Cette jeune dame avait un époux, vieil Anglais de cinquante ans, à la chevelure blonde, au visage rouge, à la rotondité corporelle ample, au caractère froid, britannique, et, par cela qu'il était tout anglais et vieillard, il devait plaire peu à la jeune Française. Pourquoi ces deux créatures, si antipathiques, se trouvaient-elles liées ensemble? — Eh, mon Dieu! la pauvre fille était tombée, comme tant d'autres, victime de l'ambition de ses parens; la fortune d'un

étranger avait été son précipice : c'est ainsi que cette institution si pure , si admirable du mariage se défigure , se dépouille de sa beauté pour prendre les traits du crime ; car il y a crime lorsqu'une femme se livre à celui qu'elle n'aime pas , lorsqu'elle accepte les caresses d'un être qui lui est odieux. C'est ainsi que le mariage , destiné à soutenir les bonnes mœurs , propage et consacre l'immoralité ; car , lorsqu'il n'y a pas amour , les paroles de l'officier de l'état-civil tombent brisées ; la bénédiction du prêtre remonte au ciel : il ne reste plus que la femme vendue , la prostituée !!

Onze mois s'étaient écoulés depuis le sacrifice de cette jeune dame , que j'appellerai Léonie ; elle vivait avec son mari. Douée d'une certaine force de caractère , elle ne montrait pas la répugnance qu'elle éprouvait auprès de lui. A son air calme , à l'éclat dont elle était environnée , il eût été facile de se méprendre sur son sort ; plusieurs personnes soutenaient qu'elle était heureuse. — Elle heureuse ! — Je demande si c'est sincèrement qu'on affirme que la richesse puisse combler le cœur d'une femme sensible ? Intérieurement Léonie souffrait beaucoup. Que lui faisait sa fortune , c'était la source de son malheur ? Elle regrettait vivement d'être forcée de renoncer à ses dix-neuf ans , à ses illusions , à ses rêves ; c'était avec douleur qu'elle voyait sa belle vie ternie , flétrie , stérilisée par son vieil étranger ; et une peine de plus , c'est qu'elle ne pouvait haïr son profanateur ; celui-ci était innocent par la pensée. Abusé par je ne sais quel vertige , il se croyait digne d'aimer sa femme , il la comblait de mille soins , de mille hontés qui aggravaient le poids qui pesait sur elle.

II.

Une pluie abondante nous surprit dans notre promenade , et mon ami me cria : viens te mettre à l'abri. Il se mit à courir vers un hôtel peu éloigné , appartenant à sa sœur. — Nous entrâmes dans un salon richement décoré. D'un côté de la cheminée était un gros monsieur parcourant les colonnes du Messenger ; de l'autre , une jeune femme lisant un livre français. Je crus voir d'abord le père et la fille : je me trompais : c'était le mari et sa femme.

Deux chaises de plus s'ajoutèrent en demi-cercle autour du foyer. La lecture fut interrompue. Mon ami se prit à converser avec sa sœur et son beau-frère. Pour moi, ayant fort peu de chose à dire, j'eus le temps de regarder la jeune dame qui m'avait fortement frappé en entrant. Elle était belle, et sa beauté n'était pas une beauté muette, une beauté de marbre : elle vous parlait, vous pénétrait jusqu'à l'ame ; ses grands yeux noirs, vifs et humides exprimaient l'amour et la langueur. Une pâleur légère, voluptueuse s'épandait sur ses joues, et, par dessus tout cela, comme le vernis d'un beau tableau, était jeté un air de candeur et de modestie.

Une de ces sympathies, comme nous en avons lues dans les romans, ardente et forte s'empara de moi avec la rapidité de l'éclair. Cette femme me paraissait la plus belle, la plus intéressante des femmes ; mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer cette femme ; pour cette femme je me sentais capable de me tuer ; j'aimais cette femme d'amour.

Mais l'amour a son égoïsme à lui, il ne se contente pas de donner, il veut être payé de retour. Déjà l'ambition de lui faire partager mes sentimens, me tourmentait ; déjà je voulais qu'elle m'aimât comme je l'aimais. Aussi cherchais-je à découvrir l'impression que ma présence faisait sur elle. Aussi analysais-je, décomposais-je tous ses regards pour savoir s'ils ne recelaient rien pour moi ; je crus m'apercevoir qu'ils avaient quelque chose de plus que ceux qu'on porte ordinairement sur un étranger : — c'était peut-être une vanité.

J'eus occasion de revoir souvent madame J***. Ma jeunesse, ma timidité parlaient pour moi auprès d'elle ; elle me donna son amitié d'abord ; et cette amitié alla de jours en jours croissant, augmentant. Lorsque l'amitié déborde du cœur d'une femme, il n'en coule plus que de l'amour. Insensiblement madame J*** m'aima.

III.

Obligé d'obéir à des affaires importantes, l'Anglais, que nous ne détestions pas, parce qu'il était si bon, s'en alla roulant vers Paris.

Après ce départ, mes visites auprès de sa femme se multiplièrent et s'allongèrent. Elle n'y faisait pas attention ; les momens que nous

passions ensemble lui paraissaient si courts. Nous nous aimions beaucoup ; nous connaissions nos sentimens l'un pour l'autre. Jamais il nous était arrivé de les avouer. Sa nature de femme , nature craintive et réservée , l'avait empêchée d'épanouir son cœur sous mes regards ; moi , soit respect , soit crainte , je n'avais osé aller plus loin qu'elle.

Il y avait un mois que durait le veuvage partiel de ma belle amie. Toujours même retenue de part et d'autre , même anxiété dans notre esprit , même vague dans notre ame , même passion dans nos cœurs , même force , même intensité dans notre amour. Cet état d'immobilité , de stagnance ne pouvait durer plus longtemps.

Or , un matin nous avions prodigué nos soins à un petit parterre que nous élevions ensemble , comme notre enfant chéri. Et nous marchions dans les allées du jardin , tantôt explorant la santé des arbustes , tantôt livrés à la contemplation de notre belle matinée d'été , matinée toute brillante de ses mille perles de rosée , toute odoriférante du parfum de ces fleurs , toute belle de candeur , de calme , d'innocence ; tantôt faisant monter à Dieu notre ame inspirée par le tableau de la nature et la laissant retomber vers la terre , comme l'alouette qui a fini de chanter dans les cieux. Le cours de nos idées suivait le cours de nos impressions. Un siège de gazon , sous un cabinet de feuillage , nous donna du repos et de la fraîcheur. — Elle ne parlait plus ; j'observais le même silence. Mes idées d'amour , le charme du lieu , la volupté de l'air , la présence de ma bien-aimée agissaient à la fois sur moi. Tout mon corps tremblait ; j'étais là indécis , prêt à ouvrir les lèvres pour laisser couler mon ame , et toujours n'osant pas.

Je levai les yeux au ciel , comme nous ne manquons pas de le faire lorsque nous avons quelque chose à demander ou à obtenir ; il semble que tout doit se trouver là..... et mes facultés furent un moment anéanties par la force de mes sensations..... et je regardai les érables qui se courbaient sur nous. Entrelacés dans les bras les uns des autres , ils m'offraient l'image d'amans étroitement unis ; et j'écoutai une harmonie tendre qui s'échappait au tour de moi ; les feuilles balancées par un vent léger , en s'entrechoquant faisaient bruire l'air des doux éclats de leurs baisers. — Tout dans la nature révélait l'expension. — Ma contrainte fut enfin rompue , je tombai aux genoux de Léonie.....

Un baiser ardent tomba de mes lèvres brûlantes sur sa main. Comme si c'eût été une étincelle de feu, elle se leva brusquement, puis, se rasseyant tremblante, elle me dit : Vous m'aimez donc bien ? — Ces mots, venant du fond du cœur, expirèrent sur ses lèvres, tant ils avaient fait de chemin pour y arriver.

Bien ! répondis-je plein d'un enthousiasme tempéré par le trouble ; bien ! comme on aime son ange, comme on aime Dieu. — Et ma tête se pencha sur ses genoux ; elle ne la repoussa pas, absorbée qu'elle était par des réflexions profondes. — Elle en sortit par degré, me regarda amoureusement et répéta : Vous m'aimez donc bien ? Oh ! oui ! oui ! dis-je avec ivresse. Je la vis retomber dans sa rêverie première, — quand tout-à-coup, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut à la suite d'un rêve, elle s'écria étonnée : Encore vous !... Ah ! malheureux, fuyez !

Le devoir, triomphant de son amour avec lequel il était aux prises, lui avait arraché ce cri. Il produisit sur moi une commotion d'autant plus vive qu'elle était moins attendue. Mais je restai rebelle, serrant avec plus de force ses mains dans les miennes.

Laissez-moi, reprit-elle violemment ; laissez-moi, je vous en prie, je vous l'ordonne !

Je me relevai sans répondre. Des larmes coulèrent de mes yeux. Et mes pleurs l'épurent, et mes pleurs l'arrêtèrent, et sa voix ne me repoussa plus. Je retombai à ses pieds. Un moment d'un silence profond eut lieu. Après, je vis plutôt que j'entendis ses deux lèvres murmurer : Malheureuse femme, que veux-tu donc devenir ! Puis elle retira ses mains blanches, se leva doucement et disparut légère et fuyante comme une sylphide, laissant dans mon oreille le bruit faible du frôlement de sa robe et de ces mots prononcés : Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

IV.

Semblable à un malade qui sort d'un évanouissement complet, je croyais venir d'un autre monde. Mes yeux agards se tournaient de tous les côtés pour s'orienter, pour reconnaître les objets environnans. Je me relevai incertain, sans savoir où porter mes pas. Ma

tête était lourde, chargée, mille idées de toutes les formes s'y croisaient, s'y heurtaient. Je passais ma main sur mon front, sur mes paupières, faisant effort de mémoire et d'attention pour découvrir si ce qui venait de se passer était songe ou enchantement.

Hélas! mon Dieu! tout était réalité. Rien du rêve, rien de la magie, rien de l'illusion! C'était bien Léonie qui refusait de m'entendre, Léonie qui me fuyait. Cette même Léonie qui eût donné son sang pour me voir et m'écouter; pénible condition des femmes de cacher toujours leurs sentimens et de nier les affirmations de leurs cœurs! Qu'elles soient mystérieuses comme les nuages, comme le ciel, comme la nature, le mystère est l'essence des choses divines. Mais pourquoi sont-elles condamnées à feindre, à dissimuler sans cesse? — C'est peut-être par la jalousie des anges, afin qu'elles n'aient pas comme eux toutes les perfectious.

Je songeai enfin à suivre Léonie; il me fallait ou son pardon ou l'aveu de son amour. Elle était dans sa chambre, agenouillée devant un crucifix, agitée, sans couleur sur les joues, les mains croisées, la bouche entr'ouverte, les yeux levés, elle paraissait s'adresser droit à Dieu pour lui demander de l'indulgence et de la force. — Immobile, je l'admirais, quand ma respiration retenue s'échappa avec un espèce de sifflement. A ce bruit, elle se tourna vers moi avec un cri d'émotion, et cacha sa figure dans ses mains; mais la passion Pentrainant, elle m'ouvrit ses bras, je m'y précipitai.

Lorsque nous fûmes revenus de cette première effusion, je l'entendis s'écrier, avec un air égaré qui me fit mal : ne vous ai-je pas dit que je vous aimais?... vous m'avez arraché un secret qui devait dormir sous ma tombe! oh! mon ami, vous voulez me faire mourir!.... elle se mit à pleurer. — Trop d'émotions comprimaient mon ame, il m'était impossible de parler; je ne la consolai point, je la laissai pleurer.

Ses yeux se tarirent, puis elle ajouta : Vous me voyez accablée, pleine de douleur, j'ai besoin de solitude et de repos. Oh! laissez-moi seule, mon ami, je vous en conjure, je vous le demande avec prière.

Sa voix avait une expression si harmonieuse, si touchante, si persuasive qu'il eût été difficile de résister. Je voulus encore la presser

sur mon cœur, elle s'y opposa; je sortis sans insister. Insister, pourquoi? n'avais-je pas recueilli une assez grande part de bonheur? — c'eût été ambitieux, avare.

V.

Arrivé chez moi, je me renfermai; j'avais besoin d'être seul moi aussi, pour sourire librement, pour me laisser bercer sans secousse au sein de ma félicité, pour essayer à mon gré la couronne que venait de me donner l'amour. Mille joies dardaient sur moi leurs rayons célestes. Quel ravissement d'esprit! quelle délirante extase de mon âme!...

Et la nuit vint. Oh! la nuit fut belle et douce! pendant le sommeil des songes gracieux, des images riantes, des anges autour de moi; et mon réveil fut semblable au sourire d'un petit enfant au berceau, et d'aimables pensées, et de charmantes espérances vinrent à moi pour abrégér le temps qui me séparait du jour, car je m'étais réveillé avant le jour.

Enfin le soleil se leva: la lumière fut saluée par un élan de plaisir..... insensé que j'étais de sourire au jour que j'aurais dû maudire? de me réjouir de vivre quand j'aurais dû mourir! la mort m'eût fait moins de mal que ce fatal billet:

Minuit, ce 22 juillet.

« Je pars parce que je vous aime. »

LÉONIE.

Imaginez, supposez, rêvez, vous ne parviendrez pas à concevoir les sensations fortes et terribles qui m'agitèrent à cette lecture. Ma douleur fut assez cruelle pour me laisser la vie. Des coups plus forts devaient être frappés sur mon cœur, ce cœur meurtri devait être écrasé. Car trois mois après le vieil Anglais revint seul et veuf. Léonie avait quitté la terre en me laissant cette lettre de rendez-vous:

« J'ai bien souffert, mon ami, je vous attends au ciel. »

LOUIS M.

ESQUISSE DE MŒURS.

LE MENDIANT.

Le mendiant ! Comprenez-vous bien ce mot mendiant ! savez-vous tout ce qu'il renferme d'amer, d'âcre, de poignant ! Dissez-le comme vous dissequeriez un cadavre, et vous n'y trouverez que l'humiliation, la douleur et la faim.

Le mendiant est un homme proclamé à part, hors de la société dont il est le rebut, et pourtant la société est sa mère à lui, comme elle est la vôtre ; mais c'est une mère coupable qui s'est prostituée et qui le repousse de son sein de peur que ses haillons la salissent. Le mendiant est l'homme de partout et de nulle part.. Être jeté sur le sol pour souffrir, sa lèvre ne doit tremper que dans le fiel. Il faut qu'il poursuive sa course sur la mer où l'ont lancé la nature et le monde, qu'il flotte balloté par l'orage et sans espoir d'arriver au bord : il n'y a de rive pour lui qu'au-delà de la tombe.

Comptez sous combien d'aspects il s'offre à vous : aveugle, perclus de tous ses membres, vieillard à la marche débile et chancelante, être aux formes bizarres et dégoûtantes, tantôt avec un cancer sur la joue, tantôt avec une plaie large sur le bras, toujours nu, toujours hideux. Dites-moi s'il existe dans les enfers une condition plus affreuse !

Aveugle, nul n'a des yeux pour lui, c'est un chien qui le guide, un pauvre chien qui se soumet, qui s'humanise, pour ainsi dire, comme pour faire voir qu'il y a dans son instinct plus de sensibilité que dans l'âme de l'homme ; et l'aveugle le suit en chantant ; mais dans sa voix il n'y a point de variations, point de douce mélodie. Son corps ne fait point de contorsions, sa lèvre ne rit pas, rien chez lui n'inspire la gaieté ; le baladin est là qui chante et qui fait rire ; il sait plaire celui-là, on l'écoute, on lui donne, et pour le pauvre aveugle on n'a rien, rien, pas même un regard !

Et celui-là, qu'on trouve assis au coin d'une place ou d'une rue ; c'est l'homme qui n'a des membres que pour les maudire. Voyez-le, quand l'hiver lui pousse son glacial aquilon, il est là tout grelottant, car à travers ses haillons passe la froidure, et ses vieilles dents craquent comme dans le spasme. Voyez cette barbe longue, épaisse et blanche, elle est toute givrée, et si les ans ont laissé sa tête sans cheveux, au-dessus de sa figure allongée, ridée, pâlie, maigre à faire peur, ce crane blanc est un parfait tableau de mort !

Et cet autre, qu'on trouve au milieu de la rue, traînant sur le sol ses membres mutilés, comme un serpent ses anneaux, trempant ses mains dans l'eau bourbeuse du ruisseau ; les chevaux menacent à tout instant de le fouler sous leurs pieds. L'homme en passant le renverse sans le voir ; il vous regarde alors, et s'il ne vous fait pas pitié, vous lui en faites, vous. Quelquefois votre insensibilité et la faim dévorante le poussent au mal ; il vous jette ses malédictions, lorsque vous passez. Ah ! donnez-lui alors. Les malédictions du pauvre sont un venin qui se glisse dans les veines, une main de fer qui s'appesantit sur vous, une sentence nécrologique ; car, pour le mal, comme pour le bien, Dieu exauce toujours la prière du pauvre !

Mais il est un autre théâtre que la place et la rue, où le mendiant nous apparaît tout méprisé, tout douloureux, c'est la porte du temple saint. C'est là qu'il est avec sa tasse de fer blanc à la main, comme pour fournir à l'homme l'occasion d'épurer un cœur qu'il va dans le sanctuaire offrir à Dieu. Le soulagement qu'on porte à la misère est un encens qui purifie l'air que les passions corrompent. Le bienfait est pour l'âme un jasmin odorant, la rose du Bengale, l'ambre de l'Asie.

Et cet homme dont les vêtements sales vous rebutent, cet homme dont vous détournez cruellement le regard pour ne point voir son cancer ou sa plaie; croyez-vous qu'il se soit toujours roulé dans le borbier de la misère? croyez-vous qu'on lui ait toujours jeté la honte au front? Il reçut peut-être le jour dans un salon doré plus brillant que les vôtres! peut-être des chants d'amour et de bonheur saluèrent son entrée dans le monde. La fortune lui souriait alors, comme votre mère vous sourit, et, capricieuse amante, elle l'abandonna; elle déserta sa couche pour venir se jeter dans la vôtre; craignez qu'infidèle aussi pour vous elle n'aille encore se prostituer à d'autres!

Ansélme RAYMOND.



Variétés.

LE RETOUR DES VACANCES.

Que prendras-tu Joseph? — Ce qu'il vous conviendra.
Messieurs. — Et toi, Firmin? — Tout ce qu'il vous plaira.
— Jeune homme! du café, puis du rhm? — Les vacances
Ont enfin vu leur terme! il était temps. — Tu penses?
— Je me suis ennuyé, mon cher, étonnamment.
— Moi je n'ai pas langui, ma parole, un moment.
J'ai couru, j'ai chassé, la plaine, la montagne;
J'ai goûté ces plaisirs qu'on trouve à la campagne,
Et c'est avec regret que j'ai quitté ces lieux.
— De même que Firmin je trouve précieux
Les instans que l'on passe au milieu du village;
Comme lui je m'y plais, j'y suis-gai. — C'est l'usage.
Que j'ai d'être à la ville et de n'en pas sortir
Qui me fait détester la campagne à mourir;
A la ville d'ailleurs je fais mieux mon affaire.
— Oh! nous connaissons tout; mais nous voulons nous taire.
Nous savons quel degré sut gravir ton amour,
Tes démarches de nuit, tes œillades de jour,
Et nous apprécions, par ma foi, tes merveilles.
— Il est vrai que jamais je n'en fis de pareilles.
... Mais voici le café.....

— C'était un mardi soir.

Trois jeunes étourdis faisaient sans le savoir
Entendre leurs discours et fumaient leur cigarette :
L'un, très-simplement mis, à l'air lourd et bizarre,

Roulait sous ses cils blonds son œil embarrassé,
Et de ses deux gros bras se tenait embrassé.
Un autre, frêle et pâle, à la moustache blonde
Et le coude appuyé sur une table ronde,
Aspirait doucement son cigarre avec art,
Puis lâchait en filant sa bouffée au hazard.
Le dernier était brun, son expressif visage
Laisait croître au menton la barbe moyen-âge,
Bien mis, quoique sans art et sans nul embarras,
Au dossier de sa chaise il appuyait son bras,
Emboîtait son menton dans une ample cravate,
Et puis il admirait sa mine délicate
Au fidèle miroir qu'il avait vis-à-vis.

C'était un mardi soir, quand la fraîcheur des nuits
Se répand doucement et couvre la nature;
Quand le monde se tait et quand la ville obscure
Invite l'industrie à veiller aux quinquets.

C'était un mardi soir, quand la gent des luquets,
D'un pas pesant et lourd abandonnant la table,
Succombant sous le poids d'un diner qui l'accable,
En fredonnant un air vient prendre son café.

C'était un mardi soir, quand le jour étouffé.....
Mais je n'en finis plus, que diable vais-je dire,
C'était un mardi soir. Voilà tout.

— Sous l'empire

D'une digestion nos trois beaux jennes gens
Causaient, riaient, fumaient, et puis buvaient contens.
Le gros était Joseph, il avait pour coutume
D'échauffer de liqueurs son immense volume,
Puis d'étaler son ventre et d'y passer la main.
L'autre, blond et plus frêle, avait pour nom Firmin;
Enfin, Jules était le nom de leur troisième.

Ils étaient trois amis, s'aimant comme l'on aime
Un ancien condisciple, avec lequel souvent
Le fouet malencontreux d'un rude et lourd pédant
Fut partagé. Tous trois étaient d'intelligence,
Aux deux autres chacun faisait sa confiance,
Et tous trois agissaient pour le bien mutuel.
Ils étaient positifs, amoureux du réel;
Ils foulaient sous leurs pieds les biens imaginaires.
L'idéalisme était un recueil de misères
Pour ces trois ennemis de nos sots préjugés.
En un mot, les voici brièvement jugés :
Ils étaient amoureux.

— Près de sa demi-tasse

Chacun dans sa mémoire avec grand soin repasse
Les traits les plus saillans, les instans bien heureux,
Où son cœur secoué bondissait dans son creux.
Et là, bercés tous trois de suaves pensées,
Disant leurs actions présentes et passées,
Ils soupiraient tout bas ou riaient à loisir,
Suivant que l'exigeait tel ou tel souvenir.

— Mais enfin que sont-ils me direz-vous peut-être ;
Vous qui nous parlez d'eux vous devez les connaître ;
Sans doute trois oisifs... — Oisifs ? non messieurs, non,
Ce sont trois étudiants ; cette profession,
Quoiqu'en disent les fous, ne fut jamais oisive.
Ce sont trois étudiants, la chose est positive ;
Tous trois hommes futurs qui défendront nos droits,
Qui sur les cas prévus appliqueront les lois ;
Tous trois hommes futurs pour la jurisprudence...
Pardon, je m'égarais... — Un peu d'effervescence
Avait subitement agité mon cerveau ;
Mas je reviens à eux. — Firmin, va de nouveau
Jeter un œil furtif, tu reviendras nous dire...
Joseph n'acheva pas, Firmin fit un sourire
Et sortit. Aussitôt les deux préoccupés
Parlèrent bas, bien bas, l'un de l'autre approchés ;
Quelque geste d'index, et quelqu'autre du pouce,

De leur chuchotement ressentait la secousse,
Lorsqu'après un moment Firmin tout réjoui
fit un signe. Tous deux s'approchèrent de lui.
Elles y sont, dit-il. Après cette parole
Chacun prend son chapeau, s'élançe, fuit, court, vole.

Anselme B.

(*La suite à la prochaine Livraison.*)

LES HOMMES RÉPANDUS.

Au milieu du cercle nombreux des populations, au milieu de cette affluence tumultueuse qu'aucuns appellent monde, s'élève une classe de gens qui, par leur position personnelle, par leurs titres signés en due forme, et par leurs positives spéculations, forment à eux seuls un monde à part, et s'érigent en intéressés observateurs du reste des hommes.

Ces hommes sont connus, savoir : 1° par les deux tiers et demi et une portion de la moitié de l'autre tiers des jeunes gens, de quelle condition qu'ils soient, mais principalement étudiants en droit ; 2° par le père de famille qui a marié ses filles, et dont les fils prennent des leçons d'équitation, d'escrime et de musique vocale ; 3° par les célébrités futures qui attendent l'impression d'un roman ou d'un précis historique pour traverser les rues d'une manière moins mesquine ; 4° par les plaideurs qui réclament à leurs frères ou sœurs une portion du mobilier ou du vestiaire de leur bisaïeul ; 5° enfin, par une partie plus ou moins grande des êtres de toutes les conditions et de toutes les tailles, qui ont l'honneur d'être membres ambulans de notre illustre, progressive et révérencée société.

Si quelquefois, lorsque vous promenez en heureux flâneurs, vous apercevez un homme fort grand ou très-petit, fort gras ou très-maigre, fort blond ou très-brun, déguenillé ou très-bien mis, c'est un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure, car ils touchent toujours les extrêmes; chez eux pas de milieu.

Si vous le suivez un peu, si vous examinez attentivement sa figure, et que vous découvriez entre ses deux sourcils un pli largement marqué, c'est un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure, car ils ont toujours l'œil à demi-fermé, et pour cela le pli se forme nécessairement. S'il a dans sa poche un portefeuille, et dans ses mains un paquet de lettres qu'il va jeter à la poste; si vous le voyez entrer chez un avocat, un notaire, un avoué, un huissier, c'est un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure; car ils ont toujours quelque chose à dire aux avocats, aux notaires, aux avoués, ou aux huissiers.

Si cet homme regarde les passans avec mépris, s'il se retourne pour suivre des yeux celui qui, intimidé à son aspect; ne l'a pas salué, s'il a l'air de former des conjectures, si d'un geste de tête il menace un homme qui fut jadis son ami, c'est un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure; car chez eux l'amitié n'est qu'un vernis qu'on efface en y passant légèrement le doigt.

Si cet homme a été épicier, marchand de cuir ou courtier-marron, c'est un de ceux dont vous je parlais tout à l'heure; car on passe ordinairement par un de ces grades pour arriver au siège qu'ils occupent.

Enfin, si l'aspect de cet homme vous donne une espèce de frisson, si vous vous sentez devenir chair de poule quand il s'approche de vous, si vous ne pouvez supporter son regard, si sa parole la plus douce vous intimide, alors vous êtes comme moi, vous, et lui, est positivement un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure, et ceux dont je vous parlais tout à l'heure sont des créanciers.

JACQUES.

2 vol. in-8° ; par Georges SAND.

Si l'on jette un regard sur notre époque, on voit avec peine la marche pénible et douloureuse que suit l'humanité. En morale comme en politique, les résultats les plus ordinaires sont le dégoût et les déceptions. La société actuelle, vieil édifice vermoulu, rongée au cœur par l'égoïsme, calcinée par le feu de sanglantes révolutions, appuie son existence décrépite sur un cortège de corruption ; de vices et de préjugés. L'inquiétude et le malaise se sont glissés partout, dans les palais de l'aristocratie, comme dans l'atelier de l'ouvrier et la chaumière du pauvre.

De là ce vif besoin de réforme et de progrès qui domine les esprits, et peut être considéré comme le signe précurseur d'une grande régénération sociale. La lutte est déjà engagée entre ces optimistes intéressés qui ont le progrès en horreur — parce qu'ils savent qu'il est antipathique avec leurs privilèges et leur immoralité — et ces âmes généreuses qui poursuivent leur noble mission de réforme avec la persévérance d'une conscience libre et la puissance d'un invincible talent. La presse, seul pouvoir redoutable, est devenue l'arme des combattans, et l'ironie railleuse du romancier ou la logique incisive du journaliste ont flétri plus d'un abus et d'un ridicule.

Une femme, inspirée par une forte conviction, douée d'un style magique et d'une puissance d'analyse peu ordinaires à son sexe, s'est placée dès son début à la tête de ces hardis lutteurs, sous le pseudonyme de G. Sand. D'un coup d'œil pénétrant, elle a sondé les mœurs du siècle ; elle a vu que le mariage, lien si respectable en apparence, cachait de honteuses laideurs, et sa plume mordante s'est particulièrement attachée à en retracer le tableau. En montrant la douce Ju-

diana, le front meurtri par le pied de Delmare, M^{me} G. Sand avait déjà excité l'indignation contre le despotisme d'un mari jaloux; plus tard, elle avait flétri dans *Valentine* les principes faciles de ceux qui considèrent le mariage comme un commerce et échangent leur honneur pour de l'or. — *Jacques* est le développement de la pensée morale, dessinée dans ces deux ouvrages avec des couleurs si vraies. C'est toujours, au reste, la société qui s'offre à l'imagination avide comme un prisme séduisant de bonheur et de voluptés infinies : on a hâte de jouir, on dépense son énergie en poursuivant cette fantasmagorie insaisissable; et bientôt on s'arrête hors d'haleine, les illusions s'effacent, le prestige s'évanouit, et l'on arrive au terme des expériences le cœur froissé, l'âme vide et désenchantée.

Ce roman est du genre de ceux qui échappent à l'analyse; car le drame n'en est pas compliqué, et les effusions de l'âme sont tout. Nous essaierons cependant de tracer en peu de mots l'esquisse de cette œuvre remarquable. — Jacques est un homme de trente-cinq ans pour qui la vie n'a plus de mystères; il a fouillé avec avidité ses plus intimes secrets, et en a retiré le mépris des hommes, la science de leurs passions. Il a offert son amour à toutes les femmes qui lui paraissaient dignes de lui; la trahison ou l'indifférence l'ont repoussé, et jamais il n'a rencontré une âme assez élevée pour s'harmoniser avec la sienne. Sylvia seule l'a compris : la conformité de leurs caractères, une résignation et un stoïcisme commun les destinaient l'un à l'autre; mais les indices que Jacques a recueillis sur la naissance mystérieuse de Sylvia, semblent prouver qu'elle est sa sœur, et ne leur permettent d'autre sentiment que celui de l'amour fraternel. Cependant, le cœur de Jacques est encore ardent, il croit à la possibilité du bonheur, malgré ses déceptions passées, et il le cherche dans son union avec Fernande, jeune fille de dix-sept ans, belle, innocente et naïve. Octave, jeune homme vertueux et sensible, mais faible et manquant d'énergie, poursuit de son amour Sylvia, qui n'éprouve pour lui que de l'amitié : il n'a pu s'élever à la hauteur de cette femme sublime; son amour vulgaire n'a pu réaliser les rêves de cette âme de feu, perdue dans les sublimités de la pensée.

Aussitôt que Fernande fut à lui, Jacques l'emmena loin de la société, dans une retraite ornée de tous les dons de la nature et de l'art.

Il crut que l'ayant ainsi isolée du monde et de ses séductions, sa belle âme conserverait sa pureté primitive, et que leur amour ne serait troublé par aucun nuage. Mais toutes ces précautions étaient vaines; les lettres perfides d'une ancienne amie habituèrent Fernande à douter de l'amour de Jacques; l'arrivée de Sylvia lui communiqua une jalousie involontaire, et quand Octave, abandonné de son amante, vint lui redemander son amour, Fernandé se chargea naïvement de leur réconciliation. L'imprudente écouta les discours passionnés d'Octave, pleura sur ses souffrances, et ne sentit pas que l'affection qu'elle éprouvait pour lui remplaçait insensiblement l'amour qu'elle devait à son mari. L'impassibilité de Jacques contribua puissamment à égarer ces jeunes têtes; Octave et Fernande cédèrent à l'irrésistible influence qui les attirait l'un vers l'autre; ils s'aimèrent, et leur amour fut même rendu public par quelques officiers de la garnison de Tours, qui, pour se venger des dédains de Fernande, la surprirent en tête-à-tête avec Octave. Jacques n'ignorait pas l'amour de sa femme pour un autre, il l'avait vu naître et se développer sans témoigner par le moindre signe les souffrances intolérables qu'il lui causait. Pour cet homme héroïque, le bonheur de sa femme était tout, et il lui sacrifia son repos, sa dignité et son honneur. Long-temps il supporta cet horrible tourment; mais quand il eut vu mourir ses enfans, et qu'il comprit que son existence était à charge aux deux amans, son cœur se brisa, et il mit fin à sa déplorable existence en regrettant de n'avoir pu donner son amour à Sylvia. Par un excès de dévouement et d'abnégation sublimes, il voulut éviter que le bonheur de Fernande fut troublé par les remords, et il exigea que le motif de sa mort lui fût toujours caché.

Tels sont les principaux traits de ce roman qui rappelle la *novelle Héloïse* par la forme épistolaire et surtout par la pureté du style et l'intérêt soutenu qu'il excite. Quant aux idées morales, elles ont soulevé de nombreuses critiques; on a particulièrement reproché à M.^{me} G. Sand de vouloir produire de l'effet en attaquant de saintes institutions et professant des théories de désenchantement. Cette accusation nous paraît entièrement dénuée de vérité, et nous répondrons que quand un auteur aussi distingué publie une série d'ouvrages qui sont l'expression d'une même pensée exprimée sous

différentes modifications, lorsque les efforts de son génie tendent tous vers un but commun, alors, on doit le croire, son système est le résultat d'une conviction profonde, il marche vers l'accomplissement d'une haute mission sociale à laquelle il a foi. Et de fait, les infirmités de la société sont-elles moins dégoûtantes que le portrait tracé par M^{me} G. Sand? Le mariage est-il donc toujours une union assortie? Non sans-doute, et il lui aurait été facile d'aller bien plus loin encore sans sortir des limites du vrai. Quand la société enchaîne l'un à l'autre, par un serment, deux êtres qui s'ignorent; lorsque, sans égard pour leur caractère et leurs goûts, elle leur dit, par l'organe d'un prêtre ou d'un magistrat : Aimez-vous éternellement sous peine de crime; pense-t-on que ces victimes des convenances sociales puissent apprécier l'étendue de leurs sacrifices et reconnaître la valeur de leurs promesses? Il n'est pas surprenant, dès lors, que ces deux naturels, souvent antipathiques, se heurtent et ne se comprennent pas : de là l'indifférence, le dégoût et bientôt le parjure. Ce sont là des conséquences rigoureuses confirmées par l'expérience de tous les jours.

Il faut donc le reconnaître, les institutions les plus saintes, ainsi que les plus beaux dons du ciel peuvent dégénérer et se corrompre. Le mal rouge la société comme une lèpre hideuse et il est digne des êtres supérieurs d'employer leurs talens à conjurer sa nuisible influence. Le moyen le plus efficace n'est pas, selon nous, de déguiser la vérité pour ménager l'illusion, mais bien de découvrir la plaie pour qu'on la guérisse, d'indiquer l'abîme pour qu'on l'évite. C'est la tâche que M^{me} G. Sand et les écrivains de son école paraissent s'être imposée; ils battent en brèche les préjugés qui portent obstacle au développement de leurs idées, et quand tout cet échaffaudage aura croulé, qu'ils auront fait place nette, ils indiqueront les moyens de reconstituer l'édifice sur des bases plus larges et plus durables.

Isidore G..

Théâtre.

Fera bientôt de cela vingt ans, que Toulouse avait deux théâtres, la nouvelle et la vieille salle. La nouvelle fut démolie, la vieille reconstruite dans le goût le plus récent. On fit l'acquisition d'un lustre et le moucheur de chandelles fut congédié. Telle que vous la voyez maintenant, notre unique salle suffisait au public toulousain, mais comme depuis ce temps la population de la ville s'est accrue prodigieusement, et le goût du théâtre a singulièrement augmenté, la nécessité d'un édifice plus vaste s'est fait sentir, et je me suis laissé dire que notre administration municipale avait le projet de bâtir un théâtre sur le modèle de celui de Bordeaux, et parallèlement et en face de l'hôtel de ville. Il n'est personne qui ne réponde ici : ainsi soit-il, pour peu qu'il ait assisté à quelque une des représentations qui font vogue. La distribution de notre salle est vicieuse, il faut en convenir; il y a nombre de places inoccupables et les sons se perdent. Vienne donc, je le répète, une nouvelle salle et un meilleur architecte.

L'opéra, la tragédie, la comédie et le ballet composaient l'ancien répertoire. On a supprimé le ballet et l'on a bien fait; les toulousains n'aiment pas la danse.

La tragédie a jeté sa dernière exclamation, déclamé son dernier alexandrin, poussé son dernier soupir entre les bras de M. Déricourt; tellement et si bien, que M. et M^{me} Lagardère, engagés plus tard pour ce dernier genre, ne jouèrent que le mélodrame, lequel fut expulsé par le drame, bientôt après.

Le vaudeville a remplacé la comédie, et si celle-ci n'a pas, il est vrai, définitivement quitté notre scène; nous devons en savoir gré à MM. Duval et Berthault; eux seuls soutiennent les pas chancelans de la vieille dame, eux absens, elle faiblirait et se laisserait cheoir dans une tombe qui depuis bien long-temps la réclame.

Nous voilà donc réduits, à proprement parler, au drame, au vaudeville, à l'opéra comique et au grand-opéra; tous quatre genres qui sufisent à nos plaisirs. Et d'abord, vous n'ignorez pas le goût inné des toulousains pour tout ce qui est harmonie; leur voix flexible et vibrante, leur oreille heureusement organisée, tout les porte vers la musique. Ne leur demandez pas aussi quel est le genre pour lequel ils ont le plus de prédilection; ils seraient vraiment très-embarrassés pour vous répondre. La musique allemande, l'italienne et la française ont toutes eu chez eux un accueil d'enthousiasme et de triomphe. Ils aiment et applaudissent tous les genres quand ils sont bons; un seul opéra, *le Revenant*, a été sifflé à Toulouse; Paris l'avait applaudi. N'allez pas conclure que Paris ait raison.

Le drame est aussi bien suivi; presque tous les ouvrages des deux principaux auteurs dans ce genre, MM. Victor-Hugo et Alexandre Dumas, ont été représentés sur notre scène. Il est à remarquer que ce dernier est préféré à l'autre; nous en rechercherons plus tard les motifs.

Jean-Paul suffirait pour faire réussir un vaudeville, si médiocre qu'il fût. Les toulousains aiment assez à rire et sont prêts d'adresser leur compliment de condoléances à M. Scribe sur son acquisition du fauteuil académique.

Nous nous proposons de dire un mot sur les acteurs et les pièces nouvellement représentées, dans notre prochain numéro.

MATÉRIEL DU JOURNAL.

La littérature, la philosophie, l'histoire, les voyages, les chroniques, les légendes, les modes, le théâtre, et l'analyse des meilleurs ouvrages qui paraîtront, soit dans la capitale, soit dans le midi, occuperont les colonnes de notre journal; la politique en sera exclue.

Nous enverrons à nos abonnés des romances et des dessins lithographiés par les artistes les plus distingués de Toulouse.

Le *Conteur des salons* est, comme vous venez de le voir, une tribune littéraire où chacun pourra venir déposer son offrande. Aussi un comité de rédaction s'assemblera toutes les semaines pour procéder à l'inspection des articles présentés.

A. D.



BB17

